

Il était une fois Madame Chose

Geneviève Pettersen

Number 168, Winter 2013

Web et littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68655ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pettersen, G. (2013). Il était une fois Madame Chose. *Québec français*, (168), 30–31.

Il était une fois Madame Chose

PAR GENEVIÈVE PETTERSEN*

Tout a commencé sur mon divan. Je venais de démissionner de l'agence de pub dans laquelle je travaillais et je n'avais pas grand-chose devant moi. C'est ce que je pensais. On était le 2 septembre 2011. J'ai posté mon premier billet le 7 du même mois. Entre les deux, j'ai lavé mes fenêtres, fait le ménage des garde-robes et cuisiné un nombre incalculable de plats à congeler. Au bout de cinq jours, j'avais les mains rongées par le désinfectant et la vue de toute nourriture me révoltait. Femme à la maison, ce n'était pas pour moi. Sauf que travailler non plus. Il fallait que je prenne du temps pour réfléchir à ce que j'allais faire de ma vie. Mais réfléchir non plus, ce n'est pas pour moi. Pas ce genre de réflexion existentielle en tout cas. Je veux bien réfléchir un peu à certains trucs. La preuve : j'ai accepté de parler de ma manière de bloguer. Mais comme je n'aime pas trop penser, je vais vous raconter une histoire à la place. Là-dedans, je ne suis pas mauvaise, à ce qu'on dit.

On était le 7 septembre 2011. Toujours sur mon divan. Je l'aime mon divan même s'il me donne mal au dos. J'aime bien écrire assise dessus avec deux coussins en dessous de mon portable pis *Le vrai négociateur* qui joue à la télé. J'aime retranscrire les paroles de Claude Poirier sur ma page Facebook en temps réel. L'autre fois, il a dit qu'un « dividu de race non blanche était dans la mire des polices ». Il n'est pas raciste Claude Poirier. Il le dit tout le temps. Des fois, quand je trouve que Claude est platte je « switche » à *Deux filles le matin*. Là aussi, je recense des affaires sur ma page Facebook. Je n'ai jamais compris comment les deux filles pouvaient inviter une tireuse de cartes, Marie-Mai et une politicienne dans le même segment d'émission. Je n'ai jamais compris non plus pourquoi elles avaient besoin d'être deux pour faire ça. Mais c'est bien bon comme émission. C'est les deux filles qui m'ont appris que j'avais une aura. Je vous le dis, vous devriez les écouter.

D'habitude, c'est après *Deux filles le matin* que je commence à avoir faim. C'est aussi là que je réalise que je procrastine un peu trop et qu'il y a juste deux phrases d'écrites dans l'onglet « nouvel article » de Wordpress. Invariablement, c'est quand j'ai juste deux phrases que je me dis que je devrais choisir la photo qui va accompagner le texte. Ça m'inspire pour le reste.

À ce moment-ci, je dois vous avouer que j'ai un mari... et qu'il me fait à déjeuner souvent. Surtout quand j'ai juste deux phrases d'écrites. Mon mari me fait des espèces de *grilled cheese* qui cuisent au four. Il met une grosse épaisseur de fromage Velveeta sur du pain blanc. Et, quand il est vraiment de bonne humeur ou que je manque vraiment d'inspiration, il ajoute une tranche de bacon par-dessus le fromage. Le fromage remonte à la surface pendant la cuisson et il fait comme une grosse bulle noire qui éclate quand on prend la première bouchée. Il faut

faire attention quand on crève la bulle, parce que le fromage fondant, ça brûle.

Je choisis la photo pendant que les *grilled cheese* cuisent. Et après, je me lance. On dirait que c'est plus facile avec une photo. Ça m'aide de savoir de quoi mes personnages ont l'air. Parce que je suis une sorte de synergologue du linge et de la face. Dans la rue, je m'amuse à imaginer quelle est la vie des gens que je rencontre. Par exemple, si je vois une madame avec une mauvaise teinture orange qui fume des rouleuses et qui porte un vieux manteau vert forêt, je me dis qu'elle doit s'appeler Gisèle, être sur le BS et avoir plein de bibelots de chats dans son 3 et demi. Je suis comme ça, pleine de préjugés. Et c'est les préjugés qui me poussent à l'écriture. Quand je regarde la photo *vintage* de quelqu'un, je suis certaine de savoir exactement quelle devait être la vie de la personne qui est dessus au moment où la photo a été prise. C'est cette vie-là que j'essaie de raconter. Et même si plusieurs photos sur mon blogue représentent de vrais membres de ma famille, j'aime mieux leur inventer des vies que de raconter la leur, quitte à leur attirer des ennuis.

Prenez mon grand-père, Gérard. C'est lui qui incarne monsieur Bérubé sur Madame Chose. Mon grand-père, c'est une bonne personne. Monsieur Bérubé, non. Mon grand-père Gérard habite un petit village dans le fin fond du Lac-St-Jean. Et maintenant, il doit jurer à ses voisins et aux bonhommes avec qui il va à la messe le dimanche que ce que j'écris est complètement inventé. L'autre fois, au téléphone, mon grand-père m'a dit que ça l'embêtait un peu que je le fasse passer pour un soûlon pis un couraillieux sur les internets. Il m'a raconté qu'il a eu beau jurer qu'il n'a jamais vraiment bu ni couru les jupons dans sa vie, tout le monde le regarde drôlement à Saint-François-de-Sale depuis que je suis passée à Pénélope McQuade. Pour les habitants du village, il n'y a pas de fumée sans feu et si c'est écrit, c'est que c'est vrai. Je vous l'ai dit, je suis pleine de préjugés. Les gens de Saint-François-de-Sale aussi, on dirait.

J'ai demandé à mon grand-père s'il voulait que je remplace sa photo par une photo de banque. Il n'a jamais rien voulu savoir que j'enlève son portrait de sur Madame Chose. Je le soupçonne d'être un peu fier d'incarner un de mes personnages, même si c'est un personnage de bon à rien.

Il y en a eu d'autres, des personnes froissées. Des gens qui se sont sentis visés ou qui sont persuadés que je raconte leur histoire. Mais je ne vais pas parler d'eux ici. Pourtant, la plupart du temps, j'invente mes histoires à partir de petites choses qui sont arrivées autour de moi quand j'avais 8 ans environ, ou que j'ai vues à la télé. Prenez *Martine*. J'ai eu l'idée d'écrire ce texte pendant le festival de littérature America de Vincennes. J'y accompagnais mon délicieux mari. On fait ça souvent, profiter

des festivals et des colloques pour se sauver de nos enfants. Bref, j'étais à Vincennes et on écoutait la télé française. Parce que moi, quand je vais en France, j'écoute beaucoup la télé. C'est une des affaires que j'aime le plus là-bas, avec l'architecture et la bouffe tout-le-temps-au-beurre. On dirait que les Français font de la télé juste pour moi. Dans la même soirée, on peut écouter un documentaire de deux heures et demie sur des douaniers qui traquent des trafiquants de drogue jusqu'au fin fond de la Guadeloupe, un talk-show avec Sharon Osbourne, Carla Bruni et une actrice de film X et une émission spéciale sur les phénomènes paranormaux. C'est pas compliqué, si la télé française se rendait jusqu'au Québec, je me mettrais sur le BS pour pouvoir l'écouter tout le temps.

L'émission sur les phénomènes paranormaux était diffusée tous les soirs. Avec mon mari, on a écouté celle sur les zombies et celle qui parlait de la vie après la mort. C'est dans l'émission sur la vie après la mort que j'ai trouvé *Martine*. Un des segments de l'émission racontait comment une vieille madame parlait à sa fille morte à l'aide de l'écriture automatique. La madame racontait son histoire à la journaliste avec des dizaines de cahiers d'écriture empilés sur la table de sa cuisine en arrière-plan. C'est là-dedans qu'elle consignait ses conversations avec sa fille décédée. Je me rappelle d'avoir trouvé ça vraiment glauque et très beau en même temps. Le lendemain, j'ai écrit *Martine*.

La télé, et le fait divers en particulier, est l'une de mes premières sources d'inspiration. Ça doit être parce que j'aime fouiner dans la vie des gens. Je suis comme ça. J'ai une curiosité malsaine quand il s'agit de la vie des autres. Quand j'écris, ma propre vie m'intéresse assez peu.

Donc, je suis sur mon divan. Encore. Je ne sais plus quelle date on est. À force de ne pas travailler, j'ai perdu la notion du temps. Je viens de choisir une photo et j'ai mangé un *grilled cheese*. Je publie mes billets n'importe quel jour, vers n'importe quelle heure. Au début, je me disais que j'allais poster mes billets tous les mercredi vers 11 heures. C'est parce que j'ai des connaissances en médias sociaux et les experts disent que la fenêtre d'ouverture maximale pour poster du contenu sur le Web c'est le mercredi vers 11 heures. Moi, j'y crois plus ou moins. Et de toute façon, je n'aime pas les règles ni les obligations. La seule perspective de devoir aller quelque part à heure fixe m'angoisse au plus haut point et suffit habituellement à me faire annuler le rendez-vous à une heure d'avis. J'ai donc laissé tomber l'horaire. J'écris quand ça me tente et les lecteurs, eux, sont toujours là. Je suis chanceuse parce que ça me tente souvent. Je suis chanceuse aussi parce que les lecteurs acceptent de ne pas avoir d'horaire. Ils me suivent, peu importe le jour et l'heure. Tellement que dès que je poste un nouveau billet, je vois mes statistiques qui grimpent. J'aime les statistiques. Elles me permettent de voir d'où viennent les gens qui lisent mon blogue et sur quoi ils cliquent. Une fois, j'ai eu un fan de l'Ouganda. Je n'en revenais pas. Il n'est jamais revenu après, malheureusement. Je me console en me disant que j'ai des fans japonais.

Les lecteurs sont des gens attentifs. Ils soulèvent la moindre coquille, incongruité ou erreur de chronologie dans le texte. Ils me disent que telle recette manque de sucre ou que j'ai oublié le nombre de tasses de farine dans ma recette de scones aux bleuets. Mais ils me disent aussi que *Monique* les a fait pleurer ou que le bébé mort de monsieur Bérubé a aidé des gens sur un forum de parents endeuillés. Les lecteurs me disent que matante Gemma les fait rire, que madame Boisvert les enrage et me demandent des nouvelles de Geneviève. D'ailleurs, c'est un peu eux qui l'ont inventée, Geneviève. Ce sont les lecteurs qui m'ont demandé une suite, qui voulait en savoir plus sur elle, sur François et sur les autres. Alors je continue cette histoire pour eux, parce qu'ils ont le goût de savoir si Geneviève et François vont revenir ensemble et si Martin et Émilie vont s'en sortir. Et moi aussi, j'ai envie de le savoir. Même quand je n'ai pas envie d'écrire, ce sont les lecteurs qui m'y poussent. J'écris pour me faire plaisir mais aussi parce que les lecteurs sont toujours là, derrière leur écran, à attendre la suite.

Quand je manque d'inspiration ou que j'ai d'autres choses à faire, je publie une recette ou un truc de grand-mère. Oui, les recettes et la pharmacopée font partie d'une stratégie de remplissage et d'achalandage. Le monde aime les recettes et les remèdes de bonne femme. Et moi j'aime le monde. Je me dis que tant que je poste du contenu, les lecteurs continuent de penser à moi. Ça doit être ça, être narcissique.

La nourriture attire les gens sur mon blogue et, si je suis chanceuse, elle leur donne envie d'aller lire mes histoires et de revenir sur ma page la semaine suivante. Si je suis vraiment chanceuse, ces gens venus pour apprendre comment faire un spaghetti tunisien du Saguenay ou pour savoir comment poser un collier à lièvre deviendront des assidus et se mettront à me suivre sur Facebook et sur Twitter. Là, je suis très active tout le temps.

Ce serait mentir que de dire que je publie des recettes seulement quand je n'ai rien à dire. La nourriture me fascine. Pas la nourriture *fancy* ni les classiques revisités. Je parle de la vraie bouffe, celle qu'on trouve à peu près juste dans les cuisines de région et les restaurants où les serveuses s'appellent toutes Linda. J'ai envie de m'attarder à cette bouffe-là, de raconter l'histoire des gens qui mangent de la poutine râpée, des galettes blanches et de la soupe au pain. Parce que leurs histoires sont souvent meilleures que celles des gens qui mangent du pâté chinois au canard confit et aux patates douces. Elles m'intéressent plus en tout cas. Mais peut-être que là, je pense trop. Faut que j'y aille, je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire pour souper. □

* Geneviève Pettersen est née en 1982 à Wendake, après que sa mère a été prise de contractions en magasinant de l'artisanat huron. Elle a grandi entre Québec, Jonquières, Chicoutimi, St-Honoré et Falardeau avant de poser ses pénates à Montréal un peu avant les attentats du 11 septembre 2001. Après des études en sociologie des religions et en littérature à l'UQAM, elle a travaillé dans l'édition puis fait un saut en publicité pour finalement revenir à son premier amour, l'écriture. Fascinée par ce que révèlent les histoires de bonnes femmes, elle blogue sous le pseudonyme de Madame Chose. L'adresse de son blogue : www.madamechose.com